



ENTRETIEN **DOMAINE FRANÇAIS**

# L'amour aimant

DANS *PUSSYBOY*, PATRICK AUTRÉAUX RELATE L'OBSESSION ENTÊTANTE D'AIMER ET LA DOUCEUR ENIVRANTE D'ÉCRIRE. PARI TENU DU DÉSIR QUI SE MUE EN PAROLE ÉROTIQUE.

**M**édecin en psychiatrie d'urgence jusqu'en 2006, Patrick Autréaux est l'auteur d'une œuvre en grande partie autofictionnelle : depuis son premier livre, *Dans la vallée des larmes*, paru en 2009, jusqu'à *Quand la parole attend la nuit* en 2019, il puise dans sa propre vie la matière de ses récits. Son nouvel opus évoque certains thèmes propres à l'écrivain, tels le désir d'écrire mais aussi le désir érotique, deux expériences proches de l'abandon comme de l'extase mystique. Patrick Autréaux nous livre ainsi le fruit d'une ascèse solaire et sa quête ouvre la voie à une connaissance de soi. *Pussyboy* narre une rencontre entre deux amants, pour qui l'amour devient ferveur. L'étreinte des corps se révèle alors puissamment vertigineuse donnant appui à l'élan du plaisir et de la jouissance. Le narrateur retrace les étapes de ce parcours amoureux. Il en redécouvre bien des années après, la part vivante que sa remémoration lui insuffle encore. À dire et redire le désir, la parole s'érotise : « *J'écris dans cet espace où brusquement éclosent des images qu'aucune autre situation n'aurait fait surgir de nous, sauf peut-être des rêves et la poésie. Ni des fantasmes ni des perversions, mais des sensations et rapprochements insoupçonnés.* » À la croisée de l'expérience vécue et du ravissement d'écrire, Patrick Autréaux nous éclaire sur son nouveau récit.

***Pussyboy* s'appuie sur de multiples références littéraires, esthétiques, anthropologiques. Comment s'est-il élaboré ?**

J'ai à peu près la même méthode préparatoire pour chaque livre. J'accumule notes, citations, images, articles de sciences sociales (ou sciences dures). Puis je cherche une structure dans ces amorces et fragments, et je réécris tout, en intégrant certaines références que par reminiscence et généralement de façon allusive – pour être sûr de leur nécessité et ne pas asséner un savoir étranger au récit. Avec *Pussyboy*, j'ai procédé de même, mais cette fois en incluant des citations, comme des clin d'œil au lecteur, pour signifier peut-être : attention, vous ne lisez pas ce que vous croyez, ce livre n'est pas ce qu'il prétend être.

***Pussyboy* décline les différentes formes d'amour. En quoi l'élan amoureux, voire religieux, ou mystique, est-il comparable ou non au désir d'écrire ?**

Difficile de vous répondre en peu de mots. Mon désir d'écrire s'est toujours associé à une recherche, à l'invention non d'un livre caché mais né dans le mouvement de la recherche. Une démarche qui s'apparenterait à l'auto-organisation neuronale : je vois ou sens la présence d'un livre, sorte de fantôme intérieur ; c'est alors que j'accumule les notes, que je laisse s'organiser, se trier et s'ordonner, en tentant de les orienter le moins possible. J'impulse des directions bien sûr, mais je laisse faire le moins volontaire de moi. Ici je suis parti d'une idée de texte pornographique, un peu par bravade. Très vite, cette intention s'est évanouie pour laisser place à des fragments qui réclamaient le

fil d'un récit de plus en plus tenu. Comme s'il me fallait une écriture classique pour contenir ce qui débordait... Mais j'esquive votre question. J'aurais envie de vous renvoyer au discours de Diotime dans *Le Banquet*. L'amour, l'enfantement, l'œuvre. Vassili Golovanov écrit quelque part : « *écrire, c'est peut-être restituer le mystère dévoilé.* » Serait-ce en cela que le désir d'écrire et l'élan amoureux ou mystique se rejoignent ? Dans l'expérience de ce qui résiste au dévoilement ou lui survit, et nous attire.

**Le narrateur se dévoile comme il nous dévoile sa relation à son amant. Est-ce une manière de s'engager et de se dépendre ?**

Ce que vous dites est très juste. Écrire à partir d'éléments autobiographiques impose assez banalement de se distancier de l'expérience vécue et du souvenir, de se dépendre donc (à moins que ce ne soit la déprise qui instaure la possibilité du récit), mais aussi de fouiller des recoins entre imaginaire et reminiscences – d'oser regarder ce qu'on a érudé. Écrire pour dénicher l'inaperçu, qui traduit souvent une loi commune : ici, l'image incestueuse qui surgit dans un rapprochement incongru ou par le rêve. Ce serait donc, pour donner une comparaison, quitter le contenu manifeste (le sujet du récit) pour débusquer ce qui s'abrite dans des marges (ce non narratif qu'on élimine du récit, faute de parvenir à l'y intégrer). Il y a d'ailleurs dans *Pussyboy* une déprise de la narration, qui s'est imposée, et un engagement dans une forme moins facilement « genrable ».

**Votre récit évoque la part fantomatique, résiduelle qui fait place peu à peu dans nos mémoires à ce qui a été librement vécu et intimement éprouvé. Est-ce là une manière de célébrer la rencontre amoureuse et de la raviver ?**

Moins une célébration de la rencontre, que de ce qui en est resté vivace. Non la raviver, mais chercher par l'écriture à donner une forme à ce qui est toujours agissant, grâce à cette rencontre, et qui appartient à soi et à autre que soi. Comme pour mes autres récits, je crois avoir été mû par cette intime conviction : écrire ce qui vous est très singulier, c'est aussi écrire ce qui ne vous appartient pas vraiment. Une écriture donc qui réincarne et impersonnalise à la fois.

**Le désir qui lie les deux amants, les mène vers un accomplissement qui n'est pas non plus sans limites. Ils se confrontent à une sorte d'impossibilité amoureuse. Pourquoi le narrateur en vient-il finalement à un « sentiment d'asymétrie » ?**

Le sentiment d'asymétrie se manifeste comme limite quand les amants sortent du huis clos. Asymétrie sociale qui vient percuter ce qui s'estompait peu à peu de l'asymétrie des rôles amoureux. Puis c'est l'asymétrie des signes de censure qui surgit. Mais peut-être n'est-elle alors qu'une manifestation de ce qui ne ment pas,





**gardiens de nos propres censures ». Roman érotique sur le mode autofictionnel, *Pussyboy* questionne aussi la fonction de l'écriture : celle-ci permet-elle à l'instar de l'élan amoureux de déjouer cette « réalité froide, grise, puritaine », ainsi que vous l'écrivez ?**

Je ne sais si l'écriture peut déjouer cette réalité grise, mais elle peut faire en sorte que celle-ci, qu'on doit aussi affronter et examiner, n'éteigne ni ne stérilise ce qui reste en germe en toute relation puissante. Même après son délitement. Même si chacun se retrouve tôt ou tard face à ses propres empêchements. Il n'y a peut-être que l'amour, quand la satisfaction érotique est dépassée, et donc une sorte d'ascèse amoureuse, qui peut nettoyer du puritanisme. C'est pourquoi j'en arrive à la fin de ce livre « *au sage pour qui tout est bien.* » Car malgré les émotions contradictoires qu'agite le chantier d'un texte comme celui-ci, j'ai besoin d'aimer pour écrire.

malgré ces mensonges à nous-mêmes, volontaires ou non (disons ces approximations), qui parsèment nos relations, amoureuses de surcroît. L'asymétrie rétablit le réel, si l'on considère qu'elle est le principe d'un vivant qui n'a pas la perfection des idéaux géométriques. C'est peut-être notre désir d'équité (pour tant illusoire en partie) qui vient rompre le charme en devenant volonté d'équité. Et c'est peut-être paradoxalement cela qui rend insupportable l'asymétrie – parce qu'elle ne peut se résoudre simplement (ainsi, le placard pour l'un, pour l'autre une sexualité assumée). Cela ne signifie pas qu'il faille vouloir renoncer à tendre à l'équité, entendez-moi bien, mais cela sous-entend que ce chemin-là rend plus sensible tout grain de sable qui y résiste. C'est le drame des mystiques, des idéalistes, des amoureux. Écrire est peut-être une trahison de cette équité. En définitive, l'asymétrie la plus insurmontable de toutes serait l'écriture de ce livre, mais aussi la condition de son écriture.

**Il y a dans *Pussyboy* de très belles scènes érotiques. Ce sont là des parades amoureuses quasi chorégraphiques que vous décrivez. Seriez-vous d'accord pour dire qu'ici votre écriture d'érotique en devient poétique, opérante, agissante ?**

En écrivant, je lis régulièrement à haute voix ce qui se bâtit. Je suis guidé par une sorte de chant qui vient par bribes. Je n'écris que comme ça d'ailleurs. La réflexivité l'interrompt parfois, mais il insiste. Le texte ne me semble achevé que lorsque je le sens rythmé et dansant en effet. C'est ici plus manifeste encore. Mais votre impression saisit, je crois, que plus qu'avec mes autres livres (sauf *Le Dedans des choses* écrit dans une vraie jubilation) je me suis amusé, j'ai pouffé de rire parfois, et je suis resté joyeux, même après l'avoir terminé. Cette joie agissante me rappelle celle qu'on peut avoir à observer certains animaux faire leur cour : des sauts, des petits cris, des essoufflements, des éventails frémissants, le jeu d'organes qui semblent sortis de leurs gonds. Un vrai rituel. Je crois que c'est ainsi que j'ai vu ces deux amants quand j'écrivais.

**Vous citez en exergue Annie Le Brun évoquant « les féroces**

**Dans votre œuvre, l'expérience est le point de départ de l'écriture, et ce que celle-ci offre d'élucidation n'est pas donné d'avance. C'est donc vers cette part d'inconnu que vivre et écrire vous porte. N'est-ce pas aussi le sens de ce livre-ci ?**

Oui, je vous rejoins là encore. Comme je vous le disais, écrire c'est pour moi chercher, c'est avancer vers ce que je n'ai ni prévu, ni projeté, ni imaginé, tout en suivant une tresse de souvenirs, d'associations et amorces. Mais le livre n'existe pas tant que j'ai la sensation que quelque chose ne m'a pas échappé. Même si ce n'est qu'un ou deux paragraphes, comme ici, mais qui bouleversent le sens du livre depuis son début, et souvent imposent de le réordonner. C'est parfois possible de faire cela dans la vie, pas toujours. Alors le livre devient ce vivant inaperçu ou non vécu au sein de la vie passée. Non un ressassement nostalgique, mais un vrai mouvement, en partie insatisfait forcément, et dont la vitalité entraîne vers le livre à venir.

**« Écrire est le signe d'une pauvreté. », dites-vous. Quel sens donnez-vous à une telle affirmation ?**

Le désir d'écrire a surgi des décombres familiaux, à la fin de mon adolescence. Mais il a fallu une annonce de mort, des années après, pour qu'une écriture commence à coaguler vraiment. La densité que j'avais alors ressentie était celle d'un « savoir sans savoir. » C'est ce que je nomme pauvreté : une expérience non choisie qui balaie, en les intégrant et épurant, tous les savoirs. L'écriture en est pour moi une émanation.

**Quelle place ce livre a-t-il désormais dans votre œuvre ?**

Avec ce livre, j'ai eu le sentiment d'une délivrance. Joyeuse. Comme si j'écrivais sans plus savoir pourquoi. Comme si je pouvais aussi arrêter d'écrire. Ou au contraire comme si un livre sans fin était possible. L'aventure, quoi !

**Propos recueillis par Emmanuelle Rodrigues**

*Pussyboy*, de Patrick Autréaux  
Verdier, 118 pages, 14 €

